

# Réponse de "La lutte de Classes"

Chers Camarades,

À votre demande, nous répondons par un refus que nous allons brièvement motiver. Votre lettre seule, sans conférence ultérieure, suffirait à nous donner l'occasion de dire nettement notre avis sur les questions que vous y soulevez. Nous saisissons l'occasion.

Votre proposition est fondée sur une affirmation dont nous contestons la justesse, et dont nous soulignons le caractère imprécis : « ...dans la carence du Parti, il appartient aux communistes d'opposition, réduits au silence dans le Parti, ou exclus pour avoir lutté contre l'opportunisme et sa corruption, de fournir un effort plus vigoureux et plus conséquent, en adoptant des modalités d'action nouvelles », proposition complétée par celle-ci : les groupes d'opposition sont ceux « qui, demeurant sur le terrain du marxisme révolutionnaire et de la nécessité d'un parti de classe, s'opposent irréductiblement au cours stalinien ». Nous ne souscrivons nullement à cette deuxième affirmation.

Dans les deux phrases que nous venons de citer, tous les problèmes dont on devrait discuter à la conférence projetée sont implicitement tranchés, et par suite ne peuvent servir à motiver une discussion qui aurait précisément pour objet de les mettre en question. En effet, vous définissez ceux à qui est dévolu le rôle de redresseurs du mouvement communiste : oppositionnels, et vous décrêtez que quiconque se prévaut du titre oppositionnel doit contribuer à engager une lutte avec le parti pour la direction du mouvement, tranchant ainsi de la question importante qui est de savoir pourquoi certains camarades ont été à diverses époques exclus du parti, pourquoi ils l'ont été malgré les opinions différentes qui étaient les leurs, c'est-à-dire en réalité pourquoi il n'y a pas une Opposition, c'est-à-dire un groupement analogue au parti, possédant le secret du léninisme orthodoxe, et tous les apanages des assemblées souveraines. C'est ce que confirme la seconde phrase citée, dans laquelle est exprimée une définition des groupes d'opposition qui justifie toutes les manœuvres politiques que l'on pourrait tenter en vue de réunir des hommes qui n'ont rien à faire ensemble dans les circonstances actuelles, et singe malhabilement les conceptions tactiques de l'opposition russe qui se sont cependant révélées, en bien des cas, désastreuses.

« S'opposer au cours stalinien » ne signifie rien. Nous regrettons de voir des camarades généralement bien informés, utiliser des formules dont se satisfait n'importe quel zinovéviste ancien et nouveau style. Nous ne cherchons pas à nous opposer à un prétendu cours stalinien ; nous cherchons comment on peut permettre au mouvement communiste de sortir de l'ornière profonde où il est embourbé, tout en lui conservant le maximum de contact avec les éléments les plus clairvoyants de la révolution russe ; et pour cela il y a une activité considérable et patiente à fournir, en par-

ticulier pour élucider les principaux problèmes politiques et économiques de l'époque actuelle sans tenir compte du « léninisme », des théories sottes ou malhonnêtes d'un Boukharine ou des bonzes de l'Internationale, pour éclairer les éléments les plus révolutionnaires du prolétariat sur le cours véritable des événements en U. R. S. S. et dans le monde en dehors de la presse, soudoyée par l'Internationale, et pour préparer par tous les moyens que le marxisme révolutionnaire peut nous permettre d'employer, la disparition de cette corruption bureaucratique qui ruine notre parti et nous fait perdre les meilleures occasions de préparer l'avenir en utilisant notre position historique juste.

Ce sont là les préoccupations que l'on doit avoir si l'on prétend se passer des courriers de l'agit-prop de l'Internationale pour formuler une pensée directrice d'une véritable action communiste.

Sur le terrain que nous venons d'indiquer brièvement, nous estimons qu'aucune collaboration n'est possible avec Albert Treint (qui, du reste, ne représente que lui seul). Son action dans le passé, sa profonde incapacité politique, la malhonnêteté dont il a fait preuve à maintes reprises, alors qu'il était à la direction du parti, responsable dès cette époque des méthodes qui ont rendu tout progrès théorique et pratique du parti, impossible autre part que sur le papier, ses errements en 1926 et 1927, ses changements d'opinion depuis son exclusion du parti, son peu de sérieux dans le traitement des principales questions intéressant l'Internationale, sont des motifs péremptoires de le considérer comme non indiqué pour renforcer actuellement l'activité des camarades qui veulent rendre à notre mouvement son impulsion primitive. Malgré des différences de position infimes, résultant de contingences actuelles, nous ne voyons aucune différence essentielle entre l'attitude de Treint et celle de Suzanne Girault. Ils reflètent l'un et l'autre la faillite et la décomposition d'une même politique.

Vous parlez d'une époque où ces camarades, et d'autres, également exclus du parti aujourd'hui, ont pu coexister et même collaborer dans ce même parti : vous en concluez ingénument : « Ce qui a été possible dans le parti ne peut-il être réalisé dans l'opposition ? » Nous répondons : non, précisément parce que, comme nous l'avons dit, il n'y a pas une « opposition » parallèle au parti, parce que nous ne voulons pas qu'on constitue un groupement autonome parallèle au parti et, d'autre part, parce que le fait d'être écarté du parti nous donne justement le droit et nous dicte même le devoir de faire le maximum pour éclaircir une position que toutes sortes de conjonctures (politiques, matérielles) rendent difficile mais très nécessaire, et que nous ne pourrions pas sacrifier cette nécessité à l'étrange besoin de réaliser une unité avec des éléments perdus. La « mission historique de l'opposition » conçue sous cette forme, nous ne la comprenons pas.

Sur différents groupes auxquels vous faites appel à Limoges, à Lyon, etc..., nous ne faisons pas les mêmes réserves, bien entendu, considérant ces camarades comme de bons éléments communistes. En ce qui concerne la gauche italienne, nous serons plus précis. Nous considérons la position de Bordiga, telle qu'elle est définie dans les cinq points (novembre 1926) comme juste et analogue à celle que nous adoptons nous-mêmes, en tenant compte de l'expérience des deux années qui ont suivi et des particularités propres au mouvement italien qui influent parfois sur l'expression de Bordiga, comme des particularités propres à notre mouvement français.

Nous estimons donc irréalisable la rédaction en commun d'un journal ou d'une revue qui serait issue de ce bloc « sans principes » qu'il vous paraît urgent de réaliser. Un mot encore au sujet du « bloc ». Vous faites allusion au bloc d'opposition russe en disant : « Nous savons que l'efficacité de l'action oppositionnelle réclame le sacrifice des préventions et des griefs si justifiés qu'ils aient pu être dans le passé. » Vous raisonnez par analogie sans souci des conditions spécifiques. Nous estimons que si Zinovief et sa clientèle n'étaient pas des recrues souhaitables pour l'opposition dirigée depuis 1923 par Trotsky, c'étaient tout au moins des alliés imposés par les circonstances, sous forme d'une pression de la masse ouvrière, à laquelle il était difficile d'échapper quoiqu'elle constituât vraisemblablement une erreur politique. On ne saurait rien alléguer de semblable dans notre situation. Notre parti ne groupe aucune masse ; ses adhérents sont d'une grande infériorité politique, sans éducation ; très peu de camarades viennent délibérément à l'opposition justement parce qu'ils sont peu instruits, ne connaissent pas les événements, ne sont pas informés, et ont un désir plus grand et justifié de concentrer leurs efforts dans la lutte contre la bourgeoisie sur le terrain des batailles les plus immédiates. La plupart se contentent, sur les problèmes qui nous occupent, de ressentir un malaise, de devenir méfiants, ou de se retirer du mouvement ; ils constituent alors ces masses de camarades qui ont passé par le parti sans y rester, et ne poussent pas leurs chefs de file dans la lutte. C'est pourquoi nous devons profiter de cette situation pour ne pas commettre les mêmes erreurs que nos camarades russes, pour assurer l'avenir en ne le sacrifiant pas au présent. Encore une fois, ce n'est pas que nous considérions qu'il faille se décourager en aucune manière ou restreindre son action ; il faut, au contraire, lutter plus que jamais dans le parti, et en dehors de lui s'il le faut, pour exprimer sans relâche une position juste ; il faut élargir le champ de la lutte, mais il faut faire cela sur les bases politiques les plus nettes. Or, nous estimons que cette base gagnerait en confusion en s'agglomérant actuellement de la manière que vous préconisez.

Vous n'ignorez pas qu'une tentative de « bloc » a été faite en novembre et décembre 1927, qu'elle a même été partiellement réalisée (télégramme des 30), mais que l'effort ultérieur pour souder ce bloc n'a pu aboutir. A cette époque, vous disiez : « Devant la gravité des événements, nous pensons qu'une prise de contact entre les diverses forces d'op-

position est devenue indispensable. » Les événements graves auxquels vous faisiez allusion existent toujours ; sous tous leurs aspects (désorganisation extrême du Comintern, rupture brutale avec l'opposition, politique de bluff et de cahots en U. R. S. S., large débordement de la situation par les éléments conservateurs de l'U. R. S. S. et de la bureaucratie internationale, tous phénomènes qui nous rendent plus vulnérables par la bourgeoisie) ils continuent à dévoyer notre Internationale.

Dans la perspective historique nous ne pensons pas que l'heure actuelle soit caractérisée par une aggravation extrême de ces phénomènes ; car ces phénomènes ne sont pas liés d'abord aux fluctuations de la politique dans l'Internationale, mais fondamentalement à la politique économique (et toutes ses conséquences politiques) appliquée en U. R. S. S., aux progrès actuels de la bourgeoisie sur tous les terrains et la manière dont les sections de l'Internationale y réagissent.

Dans la perspective que nous appellerons bureaucratique, subjective, les mois qui vont venir peuvent avoir une plus grande importance pour notre mouvement que ceux que nous venons de passer, car l'Internationale Communiste doit y réunir son 6<sup>e</sup> Congrès mondial. Nous pensons bien que vous n'avez pas été sans penser à cette éventualité. Nous pensons en effet qu'un large effort doit être fait pour inviter le 6<sup>e</sup> Congrès de l'I. C. à discuter ouvertement tous les problèmes qui la divisent ; nous estimons qu'il faut saisir cette occasion pour ouvrir toutes les discussions, pour atteindre le plus grand nombre d'ouvriers, pour exprimer nos points de vue. Mais nous pensons qu'il est impossible pour atteindre ce but de réaliser des unités formelles d'opposition, et de faire passer les soucis de la politique pure avant ceux de l'action de classe marxiste bien comprise. Avant de considérer la perspective bureaucratique, il faut s'orienter selon la perspective historique.

Avant de songer à réaliser tels groupements, telles combinaisons, il faut savoir quelle sera la substance, la pensée directrice qui les animeront. Pour cela, il faut préalablement travailler à élucider un grand nombre de questions en n'oubliant pas que nous devons toujours être compris du plus grand nombre quoique notre position soit encore très difficile à faire pénétrer dans des couches plus larges de prolétaires. Un journal unique n'aura d'efficacité dans ce sens (et il viendra) que lorsqu'il sera fondé sur une conception claire de nos buts et sur une évaluation assez approfondie des relations de classe à l'heure actuelle. Cela nous sera une garantie de rendre à l'Internationale Communiste des forces adéquates à sa mission ; tandis qu'une entreprise fondée sur des rapports formels serait sans lendemain.

Ces motifs brefs suffiront à vous faire comprendre pourquoi nous répondons négativement à votre demande.

Bien fraternellement,

Pour le Comité de rédaction  
de la Lutte de Classes,

NAVILLE.

Paris, le 6 juin 1928.